

# *Les Cahiers d'Orient et d'Occident*

Lettre bimestrielle n°4 – septembre/octobre 2006

---

Orient intérieur  
Esotérisme occidental et oriental  
Romantisme allemand  
Documents littéraires rares ou inédits  
Libres destinations



Tous droits réservés  
2006

## DE L'ORIENT INTERIEUR

« Orientaliser l'Occident », telle était l'intention philosophique prêtée à Christian Jambet, en juin 1983, par *Le Magazine littéraire*, dans un dossier intitulé « Six personnages en quête d'une autre philosophie ». Christian Jambet venait de publier *La Logique des Orientaux*.

Outre que l'expression serait aujourd'hui impossible à utiliser, car elle serait interprétée dans le contexte du conflit des civilisations – « Islamiser l'Occident »! –, elle avait l'inconvénient, déjà, de conduire dans une mauvaise direction<sup>1</sup>.

Il s'agit, en effet, pour Christian Jambet, comme pour tous ceux qui s'inspirent de l'œuvre de Henry Corbin, non pas que l'Occident s'orientalise, mais qu'il retrouve son Orient, son Orient métaphysique, qui est *l'Orient intérieur* de toute une lignée de penseurs occidentaux. Il n'est jamais question, en effet, que d'une revivification de l'Occident par l'Orient, qui devrait lui permet de se ressaisir de sa propre tradition, certes occultée depuis plusieurs siècles, mais toujours présente, de Swedenborg à Rudolf Steiner, par exemple, ou encore de Jacob Boehme à Novalis.

« - Pourquoi s'intéresser à la « philosophie orientale », et penser à la suite d'Henri [sic] Corbin, qu'il s'agit d'une affaire qui échappe au strict intérêt de l'orientalisme ? Pourquoi le fait religieux est-il central ?

- Ces questions sont liées : il convient de montrer comment, dans les Religions du Livre - et notamment en Islam – s'opère la rupture, et se nouent les rapports entre un pôle mystique, spirituel, d'arrachement singulier au désordre du monde, et un pôle légalitaire, où s'ordonnent les impératifs de la survie et de l'ordre social des communautés croyantes. Il se constitue, en fait, une méditation tout à fait extraordinaire sur l'Être, sur le mal radical, sur le fondement ou l'absence de fondement du sens et de la vérité.

Nous devons donc explorer une théorie du symbole, une méditation sur l'existence et sur l'essence, pour le moins aussi riche que celle que nous découvrons plus familièrement chez Saint-Thomas, ou chez Hegel. Il est impossible, je crois, d'isoler ces

---

<sup>1</sup> Il reste que l'entretien avec Christian Jambet dont nous reproduisons un extrait éliminait les risques de confusion.

questions dans le continent occidental, chez Spinoza, Schelling ou Heidegger, et de feindre de croire que nos solutions familières nous sont apparues sans rapport, sans débat, avec ce que les *Orientaux* ont écrit. Lire Spinoza, par exemple, sans le confronter à Mollâ Sadrâ Shîrâzî, ou à Ibn ‘Arabi devient peut-être aujourd’hui une tâche répétitive et vaine. Par contre bouleverser l’image de nos penseurs en les soumettant à la comparaison réglée avec les *Orientaux* est une voie ouverte à la recherche, une voie féconde.

Outre cet aspect « phénoménologique », il existe un intérêt historique majeur : peut-on comprendre ce qui est en jeu dans le fait religieux ? Comment le discours philosophique reçoit de la religion ses armes, et pourtant ne se confond pas avec les énoncés strictement religieux ? Vous le voyez, il ne saurait s’agir ici de broser de vastes « généalogies » (pauvre Nietzsche ! que dirait-il de l’usage de ce concept aujourd’hui ?), mais de lire, avec patience, de devenir de « bons philologues ».

- *La philosophie comparée serait en somme un détour nécessaire pour comprendre notre propre identité?*

- J’aimerais donner un exemple précis de ce travail *d’herméneutique comparée*, pour emprunter l’expression d’Henri [sic] Corbin. Il se trouve que le dernier ouvrage paru récemment de lui, *Face de Dieu et Face de l’Homme* (Flammarion), nous en offre la substance. Dans un des essais regroupés dans ce livre, Henri [sic] Corbin montre en détail que l’exégèse de la Bible par le grand théosophe suédois Swedenborg, et la lecture mystique du Qorân par le théologien ismaélien Qâdî No’mân présentent des homologues formelles très exactes, qu’elles répondent à des intentions comparables, qu’elles visent toutes deux une même figure du salut personnel. Le contenu des versets commentés diffère, l’histoire des religions sépare à jamais les deux penseurs. Mais, dans la métahistoire, les Formes où s’originent leurs visions et leurs discours font ensemble un monde commun, sont structurées par des schèmes semblables. Tout comme G. Dumézil a pu nous apprendre à reconnaître les lois de la trifonctionnalité dans des mythologies indo-européennes très éloignées, historiquement, les unes des autres, H. Corbin, dessine, dans l’univers commun aux trois religions du Livre, les lois de formation des mondes spirituels, qui transgressent les limites dogmatiques de chacune des Religions. Dans ce cas précis, les conséquences ne sont pas minces : chacun sait la place de Swedenborg dans la formation de la métaphysique allemande du XIXe siècle, chacun aime à citer *Les Rêves d’un visionnaire* de Kant. Or on sait moins que Kant ne limite pas à ce pamphlet l’intérêt qu’il porte au théosophe suédois. Entre sa théorie

de l'imagination et celle de Swedenborg le va-et-vient est plus complexe. De même, l'essai sur le Paraclet, dans le même livre, nous ouvre les portes de la lecture des thèmes de l'Évangile de Jean en Islam : encore des frontières brisées. Que signifie ceci, qu'un esprit johannique ait pu dans deux grandes religions monothéistes s'opposer au messianisme politique? On le voit, c'est par de courageux expatriements que nous finirons peut-être par nous comprendre nous-mêmes. »

Propos recueillis par François Ewald, 1983

## DOCUMENTS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

### HÖLDERLIN

#### LAMENTATIONS DE MÉNON SUR DIOTIMA

Traduites par ARMEL GUERNE

#### VII

Mais toi ! alors déjà sur la voie de la séparation, toi qui,  
Lorsque j'étais abîmé devant toi, me relevais  
Par la science d'un monde plus beau,  
Toi qui m'appris, paisible et inspirée, à contempler la grandeur  
Et, plus heureusement à chanter les dieux, te taisant comme ils se  
[tisaient,  
Ô fille de ces dieux ! est-ce toi qui parais et me salues, comme  
[autrefois,  
Qui me parles, comme autrefois, m'enseignant les choses les plus  
[hautes ?  
Vois ! devant toi je pleure et me lamente, alors même que ma  
[pensée  
Faisant retour à de plus nobles temps, mon âme se fait honte.  
Car longtemps, si longtemps, sur les sentiers battus de la terre,  
Dans mon errance, j'ai cherché le refuge de ta présence et toi-même

Ô Protectrice ! ô joyeuse ! mais en vain, et les années se sont  
[évanouies,  
Depuis que tout semblait s'ouvrir autour de nous  
Quand nous contemplions la splendeur des soirées.

## VIII

C'est toi la seule, toi que ta propre lumière, ô héroïne, en la lumière  
[sauvegarde,  
Et ta propre patience, en ton amour le sauvegarde, ô clément !  
Et pas un seul instant où tu sois solitaire, nombreuses bien assez  
[sont les compagnes de tes jeux  
Au lieu où tu fleuris et te reposes sous les roses de l'année,  
Et le Père lui-même, par la voix de ses Muses au souffle de douceur  
T'adresse le message de tendresse de ses chants berceurs.  
Voici ! c'est bien elle toujours ! voici qu'elle s'avance et toujours si  
[légère,  
De son pas silencieux, et telle que naguère, elle vraiment, qui  
[s'avance vers moi, l'Athénienne !  
Et lors, ô esprit d'alliance, que de ton front, serein de toutes ses  
[pensées,  
Tombe sur les mortels cet éclair d'assurance et de bénédiction,  
Tu m'es la preuve et tu me dis, afin qu'aux autres  
Je le dise, les autres en effet ne le croient pas non plus,  
Combien plus éternelle que le tourment et la colère, est la joie  
Et que c'est chaque jour, un jour d'or qui touche encore à sa fin.

## IX

Ainsi je veux, ô vous divins ! aussi vous rendre grâce, et enfin,  
Se lève de nouveau, d'une poitrine allégée, le souffle de prière du  
[chanteur.  
Et comme aux temps où j'étais avec elle, me tenant avec elle au  
[soleil des sommets,  
Un Dieu me parle, vivifiant, du profond de son temple.  
Vivre ! je le veux aussi ! déjà le vert revient ! et c'est comme un  
[appel  
De la lyre sacrée venu des monts argentés d'Apollon !  
Allons ! ce fut un rêve ! Les ailes ensanglantées, déjà, oui,  
Sont guéries, vivante est l'espérance, et toute rajeunie !  
De la grandeur à découvrir, il y en a beaucoup, il en reste beaucoup  
[encore,

Et qui connut un tel amour, il faut qu'il fasse son chemin, parvienne  
[jusqu'aux dieux.

Et vous, conduisez-nous, ô vous, heures sacrées ! heures graves  
De la jeunesse ! Oh ! soyez-nous fidèles, premiers et sains  
[pressentiments, vous,

Ferventes prières ! et vous, flammes de l'enthousiasme, et vous  
[tous

O bon génies, qui vous plaisez en la compagnie des amants !

Restez assez longtemps, que nous touchions à la patrie commune

Où sont les bienheureux, là-bas, tout prêts à revenir,

Là-bas où sont les aigles, les constellations, les messagers du Père,

Là-bas om sont les Muses, d'où sont les héros et les amants,

Aux lieux là-bas, sinon ici, de notre rencontre en l'île de rosée

Où les nôtres avant nous, en communion dans le jardin  
[s'épanouissent,

Où sont les hymnes véritables, et déjà les printemps plus longs,

Et de nouveau commence une année de notre âme.



Tübingen, la maison du menuisier Zimmer.  
Dans la tour, la chambre de Hölderlin durant les dernières années de son  
existence.



## JACOB BOEHME

### DES TROIS PRINCIPES DE L'ESSENCE DIVINE

#### CHAPITRE DEUXIEME

##### La porte de Dieu

11. Maintenant voyez. Quand l'amertume ou l'aiguillon amer qui, dans l'origine, était ainsi aigre, tempêtant et déchirant, en prenant naissance dans l'astringence, obtient en soi cette claire lumière, et goûte la douceur dans l'astringence qui est sa mère ; alors il est tout satisfait, et ne peut pas s'élever davantage. Mais il tressaille et se réjouit dans sa mère qui l'a engendré. Il triomphe dans l'engendrement, comme en circulant joyeusement, et dans ce triomphe l'engendrement obtient la cinquième forme, et sort de la cinquième source, ou du gracieux amour. Quand l'esprit amer goûte l'eau suave, il se réjouit dans sa mère, se rafraîchit, se fortifie et fait que sa mère s'agite dans un grand contentement. Alors une douce et gracieuse source sort en esprit de l'eau suave ; car l'esprit de feu, qui est la racine de la lumière, qui, dans le principe, était une éruption colérique, s'élève maintenant avec une douce joie.

12. Alors ce n'est plus que caresse et amour ; l'époux embrasse sa tendre épouse ; ce n'est rien moins que comme une vie aimable naissant dans l'âpre mort ; et c'est ainsi qu'est l'*engendrement* de la vie dans toute créature. Par cette agitation, ce mouvement, ou ce tournoiement de l'amertume dans l'essence de l'astringence de l'esprit d'eau, la génération ou l'*engendrement* atteint la sixième forme, c'est-à-dire le *ton*, et cette sixième forme s'appelle avec raison *mercurius* ; car il prend sa forme, sa puissance et son commencement dans l'astringence angoisseuse, par le tempérament de l'amertume, attendu qu'en s'élevant l'amertume obtient la puissance de sa mère, qui est l'essence de la douce astringence, et la porte dans l'éclair de feu, d'où la lumière s'allume ; alors vient l'essai ou l'épreuve, ce qui fait qu'une puissance voit l'autre. Dans l'éclair de feu, l'une sent l'autre par l'*élévement* [*sic*] ou l'expansion. Par le mouvement l'une

entend l'autre. Dans l'essence l'une *goûte* l'autre. Par l'aimable source gracieuse, qui, par la douceur de la lumière, sort de l'essence de l'esprit doux et amer (maintenant l'esprit d'eau), l'une *odore* l'autre, et de cette sixième forme dans la génération vient une sixième essence existant par elle-même, qui est indivisible. Là l'une engendre l'autre. Aucune n'est ni ne peut être sans l'autre, et sans cette génération et cette essence il n'y aurait rien. Car les six formes ont chacune en soi les sextuples puissances *essentielles*, et c'est comme s'il n'y avait qu'une seule chose et rien de plus. Seulement chaque forme a son espèce particulière. Car, remarquez bien,

18. Quoique dans l'astringence, il y ait amertume, feu, *ton*, eau ; et que de la source d'eau provienne l'amour ou l'huile d'où la lumière s'élève et brille, cependant l'astringence conserve sa première propriété ; de même l'amertume, sa propriété ; le *ton*, ou le mouvement, sa propriété ; le [*surmontement*] dans la première astringence angoisseuse (savoir la rétrogradation au-dessous de soi, ou l'esprit d'eau), sa propriété ; la source qui s'élève ou le gracieux amour allumé par la lumière dans l'amer astringent (et désormais douce source d'eau), sa propriété, et cependant aucune essence n'est séparable de l'autre ; mais tout ensemble est une essence, et chaque forme ou *engendrement* prend son caractère, sa puissance, son opération, son *élévement* [*sic*], de toutes les formes, et contient la génération de toutes à la fois, et particulièrement la quatrième forme, dans son engendrement, savoir l'ascendant, et le [*précipitement*], et ensuite par la rosée tournante dans l'essence astringente, l'oblique sortant de chaque côté comme une +, ou, selon que je le pourrais dire, sortant d'un point vers l'orient, l'occident, le nord et le midi. Car du mouvement, du bouillonnement et de l'ascension de l'amertume dans l'éclair de feu, résulte une génération cruciale, attendu que le feu va au-dessus de soi, l'eau au-dessous de soi, et l'essence de l'amertume horizontalement. »

Traduction Louis-Claude de Saint-Martin

A suivre dans *Cabiers d'Orient et d'Occident*, numéro 5



## *FRAÎCHEURS ESTIVALES*

**MARTIN HEIDEGGER**



En Forêt Noire

### POURQUOI RESTONS-NOUS EN PROVINCE ?

Sur le versant abrupt d'une haute et grande vallée du sud de la Forêt Noire, il y a à 1150 m d'altitude un petit chalet de ski. Il mesure en tout 6 mètres sur 7. Le toit bas abrite trois pièces : la cuisine qui sert aussi de pièce principale, la chambre à coucher et un cabinet de travail. Dispersées dans le fond étroit de la vallée et sur le versant opposé pareillement abrupt, les fermes aux grands toits en surplomb s'étalent largement. Le long du versant, les prairies et les pâturages montent jusqu'à la forêt de vieux sapins altiers et

sombres. Sur tout cela règne un clair ciel d'été et dans son espace radieux deux éperviers s'élèvent en décrivant de larges cercles.

C'est là mon monde de travail - vu par les yeux *contemplatifs* de l'hôte de passage et de l'estivant. Moi-même je ne contemple à proprement parler jamais le paysage. J'éprouve son changement d'heure en heure, du jour à la nuit, dans le grand cycle des saisons. La pesanteur des montagnes et la dureté de leur roche primitive, la croissance prudente des sapins, la splendeur lumineuse et sans apprêt des prairies en fleur, le murmure du torrent dans la longue nuit d'automne, la sévère simplicité des étendues profondément enneigées, tout cela s'insinue, se presse et vibre dans l'existence de tous les jours là-haut.

Non pas pourtant dans les instants voulus d'immersion dans la jouissance et d'identification artificielle, mais seulement lorsque l'existence qui m'est propre est à son *travail*. Le travail *seul ouvre* l'espace à cette réalité de la montagne. La marche du travail demeure enchâssée dans l'avènement du paysage.

Lorsque dans la profonde nuit d'hiver une violente tempête de neige déchaîne ses rafales autour du chalet, recouvrant et dissimulant tout, c'est *alors* le grand temps de la philosophie. C'est *alors* que son questionnement doit devenir simple et essentiel. L'élaboration de chaque pensée ne peut être que dure et tranchante. L'effort que requiert la frappe des mots est semblable à la résistance des sapins se dressant contre la tempête.

Et le travail philosophique ne se déroule pas comme l'occupation à part d'un original. Il a sa place au beau milieu du travail des paysans. Quand le jeune paysan remorque le lourd traîneau le long de la pente et sans tarder le pilote, avec son haut chargement de bûches de hêtre, dans la descente périlleuse jusqu'à sa ferme, quand le berger, d'un pas lent et rêveur pousse son troupeau vers le sommet, quand le paysan dans sa chambre assemble comme il convient les innombrables bardeaux destinés à son toit, alors mon travail est *de la même espèce*. L'appartenance immédiate au monde paysan trouve là sa racine. Le citadin pense qu'il « se mêle au peuple » dès qu'il s'abaisse à un long entretien avec un paysan. Quand, le soir, à l'heure de la pause, je m'assois avec les paysans sur la banquette du poêle ou à table, dans le coin du bon Dieu<sup>2</sup>, *la plupart du temps nous ne parlons même pas*. Nous

---

<sup>2</sup> Dans les fermes de la Forêt Noire, on a coutume de s'asseoir à même la banquette de faïence du grand poêle qui se trouve au centre de la pièce ; la table entourée de bancs est disposée dans un des coins de la même pièce et

fumons nos pipes en *silence*. De temps en temps peut-être, on laisse tomber un mot pour dire que l'abattage du bois en forêt tire maintenant sur sa fin, que la nuit précédente, la martre a dévasté le poulailler, que demain probablement telle vache va vèler, que l'Oehmibauer<sup>3</sup> a eu un coup de sang, que le temps va bientôt « tourner ». L'appartenance intime de mon travail à la Forêt Noire et aux hommes qui y vivent vient d'un enracinement séculaire, que rien ne peut remplacer, dans le terroir alémanique et souabe.

Le citadin est tout au plus « stimulé » par ce qu'il est convenu d'appeler un séjour à la campagne. Mais c'est tout mon travail qui est porté et guidé par le monde de ces montagnes et de leurs paysans. Maintenant, mon travail là-haut est de temps à autre interrompu pour d'assez longues périodes par des pourparlers, des déplacements pour des conférences, des discussions, et mon enseignement ici, en bas. Mais aussitôt que je remonte là-haut, dès les premières heures de présence dans le chalet, tout l'univers des questions anciennes m'envahit et cela sous la forme même où je les avais laissées. Je me trouve tout simplement transporté dans le rythme propre du travail et ne suis au fond absolument pas maître de sa loi cachée. Les citadins s'étonnent souvent de mon long et monotone isolement dans les montagnes parmi les paysans. Pourtant ce n'est pas un isolement, mais bien la *solitude*. Dans les grandes villes, l'homme peut en effet facilement être plus *isolé* que *nulle part ailleurs*. Mais il ne peut jamais y être seul. Car la solitude a le pouvoir absolument original de ne pas nous *isoler*, mais au contraire de *jeter* l'existence tout entière dans l'ample proximité de l'essence de toutes choses.

Là-bas, on peut devenir en un tour de main une « célébrité », par l'intermédiaire des journaux et des revues. C'est encore le chemin le plus sûr pour vouer notre vouloir le plus propre à la *mésinterprétation* et pour tomber rapidement et radicalement dans l'oubli.

*Par contre*, la mémoire paysanne témoigne d'une *fidélité* simple, éprouvée et sans défaillance. Dernièrement une vieille paysanne vint à mourir là-haut. Elle bavardait souvent volontiers avec moi, et dans ces occasions ressortaient de vieilles histoires du village. Elle avait préservé, dans la langue puissante et imagée qui était la sienne, beaucoup de vieux mots et divers adages, qu'aujourd'hui la jeunesse du village ne comprend déjà plus et qui sont perdus pour la langue

---

c'est là que l'on suspend le crucifix, d'où son nom de « coin du Bon Dieu » (*Herrgottswinkel*).

<sup>3</sup> Il s'agit là probablement d'un surnom villageois.

vivante. L'année dernière encore, alors que je vécus seul des semaines entières au chalet, cette paysanne de *83 ans* a gravi à plusieurs reprises la pente raide pour venir me voir. Elle voulait, disait-elle, vérifier à chaque fois si j'étais encore là et si « des gens » n'étaient pas venus me voler à l'improviste. La nuit de sa mort, elle la passa à converser avec les membres de sa famille. Encore une demi-heure avant sa *fin* elle les a chargés de saluer « Monsieur le Professeur » - Une telle mémoire vaut incomparablement plus que le « reportage » le plus habile d'un journal mondialement connu sur ma prétendue philosophie.

Le monde citadin court le danger de devenir la proie d'une funeste *hérésie*. Un empressement importun, *très* bruyant, *très* actif, et d'un raffinement *excessif*, semble souvent se soucier du monde du paysan et de sa manière d'être. Mais on dénie précisément *ainsi* ce qui *maintenant* est *seul* nécessaire : se tenir à *distance* du mode d'existence paysan, l'abandonner *plus* que jamais à sa propre loi ; *n'y pas toucher* - pour ne pas lui faire violence en l'exposant au bavardage mensonger des littérateurs sur ce qui fait l'être propre d'un peuple et son appartenance à un terroir. Le paysan n'a aucunement besoin de cet empressement des citadins et il n'en veut absolument pas. Toutefois ce dont il a besoin et ce qu'il veut, c'est du *tact* pudique à l'égard de son être propre et de ce qui en fait l'indépendance. Mais beaucoup parmi ceux qui viennent de la ville et qui sont de passage ici - à commencer par les skieurs - se comportent aujourd'hui souvent, dans le village ou à la ferme, comme s'ils « s'amusaient » dans les lieux de plaisirs de leurs grandes villes. *De tels agissements* détruisent en *un seul* soir plus de choses que n'en pourront jamais promouvoir des décennies d'enseignement scientifique sur ce qui fait l'être d'un peuple et sur les traditions populaires.

*Laissons de côté* toute familiarité condescendante et tout intérêt inauthentique pour le peuple - apprenons à prendre *au sérieux* la dure et simple existence de là-haut. C'est *alors* seulement qu'elle recommencera à nous parler.

Dernièrement j'ai reçu une deuxième offre de nomination à *l'Université de Berlin*. Dans de telles occasions je quitte la ville pour me retirer dans mon chalet. J'écoute ce que les montagnes et les forêts et les fermes disent. C'est ainsi que j'en viens à visiter mon vieil ami, un paysan de 75 ans. Il a lu dans le journal l'offre de Berlin. Que dira-t-il ? Il plonge lentement le regard assuré de ses yeux clairs dans les miens, garde la bouche rigoureusement close,

pose avec gravité sa main loyale sur mon épaule et *seconde* imperceptiblement la tête. Cela veut dire inexorablement *Non !*

Traduit par Nicole Parfait et Françoise Dastur, 1986

## HERMAN HESSE

### *La nature est belle partout*

« Il ne faut pas chercher mais trouver ; il ne faut pas juger mais regarder et comprendre, respirer et utiliser l'acquis. Par tous nos sens, la forêt et la prairie en automne, le glacier et le champ d'épis dorés doivent faire couler en nous la vie, la force, l'esprit, la joie, les valeurs. La marche dans un paysage doit favoriser en nous l'extrême, l'harmonie avec l'univers, sans être ni un sport ni une volupté. Il ne faut pas regarder et expertiser la montagne, le lac et le ciel avec un quelconque intérêt, mais, tous sens ouverts, nous mouvoir et nous sentir chez nous parmi ces éléments qui sont d'emblée les parties d'un tout et les formes phénoménales d'une idée, chacun d'entre nous avec ses propres capacités et les moyens afférents à sa culture, l'un étant artiste, l'autre scientifique, le troisième philosophe. Il faut sentir notre être, et pas seulement la partie corporelle alliée et intégrée à la totalité. C'est alors seulement que nous entretiendrons des rapports réels avec la nature.

Par exemple, la jouissance « esthétique » de la nature, parce que uniquement construite sur le sens de la vue, est pauvre et étroite. L'impression la plus forte, la plus singulière éprouvée au cours d'une marche ou d'un séjour en plein air n'est pas souvent d'ordre visuel. Il y a des heures et des lieux où tout ce que l'œil peut discerner n'est rien en comparaison de ce que l'oreille perçoit : les stridulations des cigales, le chant des oiseaux, le mugissement de la mer, les bruits du vent. Une autre fois, c'est l'odorat qui apporte les plus fortes impressions : le parfum des fleurs de tilleul, l'odeur du foin, l'odeur d'un champ humide fraîchement labouré, le parfum de l'eau salée, du goudron, du varech. Et pour finir, les plus fortes impressions naturelles sont peut-être celles du toucher, des terminaisons nerveuses : la chaleur étouffante, l'électricité de l'air, la température, la dureté ou la douceur, la sécheresse ou l'humidité de l'air, le brouillard. Ces impressions tactiles, auxquelles d'ailleurs des hommes souvent très robustes sont fortement soumis, jouent un rôle important, peut-être dominant dans la littérature, ne serait-ce

que parce qu'elles ont une influence directe sur l'état d'âme, l'humeur de l'écrivain (Mörrike, Stifter, Storm). Mais ni la littérature ni la peinture ne sont capables de représenter la multiplicité et la combinaison de ces impressions ; même pour n'en représenter qu'une, ces moyens sont insuffisants : par exemple, la langue la plus élaborée échoue quand elle essaie de traduire clairement des odeurs par des mots. »

### *Jours d'automne dans le Tessin*

« Être chez soi quelque part, aimer et cultiver un petit bout de terre, pas seulement pour le contempler et le peindre, participer au bonheur modeste des paysans et des bergers, au rythme virgilien inchangé depuis deux mille ans du calendrier agreste, me semblait une belle et enviable destinée, bien que j'eusse goûté et appris jadis que cela ne suffisait pas pour me rendre heureux. Et voilà qu'une fois encore le destin m'était favorable : la chose me tombait du ciel, comme une châtaigne mûre tombe sur le chapeau du promeneur : il lui suffit de l'ouvrir et de la manger. J'étais, contre toute attente, encore une fois sédentaire et possédais, non pas en propriétaire, mais en preneur à bail à vie, un bout de terre ! Nous venions juste d'y construire notre maison et d'emménager que recommença pour moi, que les souvenirs n'avaient pas quitté, un petit morceau d'existence agricole. »



## **DANTE ET IBN 'ARABI**

« En ce qui concerne les images, Ibn 'Arabi se sert de celles mêmes utilisées par Dante pour exprimer la métaphysique de la lumière. Pour lui, Dieu est pure lumière et ses manifestations *ad extra* sont décrites en termes de lumière : diffusion, illumination, réflexion et radiation. Or, tous ces symboles se retrouvent chez Dante. La métaphore dantesque du miroir apparaît fréquemment dans l'œuvre d'Ibn 'Arabi. Le symbole géométrique du cercle et de son centre, représentant le cosmos et son principe divin, se retrouve encore plus souvent chez ce dernier que chez Dante.

Les lettres et les nombres de la Cabale semblent avoir véritablement obsédé Dante. Or ce recours à l'occultisme est perceptible dans l'œuvre d'Ibn 'Arabi. Les deux auteurs ont également en commun une croyance dans l'astrologie. Chez Dante, elle se repère non seulement dans la *Divine Comédie*, mais encore dans le *Convito* et la *Vita Nuova*.

Les artifices littéraires employés dans le *Canzoniere* et le *Convito* d'une part, et dans *l'Interprétation de l'Amour*, avec son commentaire, *Les trésors des Amants*, d'autre part, sont eux aussi d'une similitude frappante. Le mélange de vers et de prose, caractéristique du *Convito*, se retrouve dans presque toutes les œuvres d'Ibn 'Arabi. Mais la ressemblance entre *l'Interprétation de l'Amour* et le *Convito* est encore plus manifeste dans la conception même de l'amour : même point de départ pour l'œuvre dans la mort de la bien-aimée, même symbolisme et même choix pour les symboles utilisés.

Par ailleurs, les *Trésors des Amants* d'Ibn 'Arabi semblent être à l'origine du *Dolce stil nuovo*, dont Dante est le principal protagoniste, et de ses chants d'amour. L'émotion du poète pensant à sa bien-aimée prend deux formes : soit celle de l'adoration mystique et du désir après l'union spirituelle, soit celle de l'affliction du cœur déchiré par l'angoisse, qui fait appeler la mort par le poète, pour que cesse sa torture.

Il faut noter que l'interprétation platonique des émotions des amoureux, où l'aimée, ange du ciel ou symbole de la sagesse divine, est l'instrument dont Dieu se sert pour inspirer à son amant des pensées nobles et des idées sublimes, ne remonte pas seulement aux chansons des troubadours provençaux, comme on l'a souvent soutenu, mais, bien avant ces derniers, aux ouvrages de même inspiration que l'on retrouve en Espagne et en Orient musulman.

Le mysticisme des Soufis, hérité directement des ermites chrétiens, prit lui aussi sa source dans les vies et les écrits des poètes romantiques arabes. La littérature occidentale, comme l'orientale, reflète ces thèmes de l'amour chaste et mystique. Ibn Dâwûd d'Ispahan et Ibn Hazm de Cordoue après lui, considèrent l'amour non pas comme un commerce corporel entre les amants, mais comme l'union de leurs âmes, l'adoration mystique de l'être aimé.

Cette forme romantique de l'amour, chantée tout d'abord par les poètes des Banû Udhra, puis dans les œuvres d'Ibn Dâwûd et d'Ibn Hazm apparaît en même temps au Yémen, où les poètes pré-islamiques avaient épuisé le thème de l'amour sensuel, et dans les cours hautement civilisées de Bagdad et de Cordoue. Les poètes mystiques musulmans allèrent jusqu'à remplacer les houris coraniques par les épouses célestes, êtres purement spirituels dont

l'amour est chaste et que Dieu a destinées à chacun des bienheureux.

Plus tard, lorsque l'ascétisme hérité des moines chrétiens inspira aux Soufis une métaphysique néo-platonicienne, l'idéalisation de l'amour sexuel arriva au summum de la subtilité abstraite. C'est ainsi que les poèmes érotiques d'Ibn 'Arabi nous montrent des amants dont la bien-aimée n'est plus que le symbole de la sagesse divine, la passion qu'elle inspire devenant l'allégorie de l'union mystique avec Dieu Lui-même.

En conclusion, on peut dire que les nombreux symptômes des apports de la culture islamique à l'œuvre dantesque prouvent l'attrait de son auteur pour les trésors de la civilisation musulmane. Mais la recherche des modèles islamiques de la *Divine Comédie* a surtout révélé l'importance, pour Dante, de l'œuvre poétique d'Ibn 'Arabi de Murcie, notamment pour son œuvre intitulée *Futûbât*. C'est là en effet que Dante trouva les plans géométriques de l'architecture de son Enfer et de son Paradis, la vision béatifique de la Lumière Divine, ainsi qu'une foule d'autres traits de son drame sublime. La ressemblance entre Dante et Ibn 'Arabi s'étend non seulement à leur pensée philosophique, mais aux images elles-mêmes qui la symbolisent et aux moyens littéraires qui la traduisent. Cette ressemblance est particulièrement saisissante lorsqu'on compare le *Convito* et les *Trésors*.

La grande figure du poète florentin n'en sort nullement diminuée, puisque l'on peut dire que la source impérissable de l'esprit poétique et de la spiritualité, qui donne la véritable clef du poème dantesque, est commune aux chrétiens et aux musulmans. Dante a bien pu puiser dans le trésor artistique fourni par les légendes musulmanes. Ce faisant, il reprenait simplement un bien qui appartenait au christianisme, un héritage qui était demeuré enfoui dans les trésors religieux de l'Orient, jusqu'au jour où il a été rendu à la culture occidentale, merveilleusement enrichi par le génie de l'imagination musulmane. »

Youakim Moubarak

« A propos de Miguel Asin Palacios »

*Recherches sur la pensée chrétienne et l'Islam dans les temps modernes et à l'époque contemporaine*

Beyrouth, 1977

أَبْحَاث  
فِي الْفِكْرِ الْمَسْتَحْيِ  
وَالْإِسْلَامِ  
فِي الْأَزْمِنَةِ الْحَدِيثَةِ وَالتَّارِيخِ الْمُعَاَصِرِ

بِقَلَمِ

يُؤَاكِمُ مَبَارَكُ  
دكتور دولة في الآداب من جامعة السوربون



**NERVAL**

Notice de Théophile Gautier

Les légendes de l'Orient ne pouvaient manquer d'exercer une grande influence sur cette imagination aisément excitée, que l'érudition sanscrite des Schlegel, *le Divan oriental-occidental* de Goethe, les *ghazels* de Ruckert et de Platen avaient, d'ailleurs, préparée depuis longtemps à ces magies poétiques. La *Légende du calife Hakem*, *l'Histoire de Balkis et de Salomon* montrent à quel point Gérard de Nerval s'était pénétré de l'esprit mystérieux et profond de ces récits étranges où chaque mot est un symbole ; on peut même dire qu'il en garde certains sous-entendus d'initié, certaines formules cabalistiques, certaines allures d'illuminé qui feraient croire par moments qu'il parle pour son propre compte. Nous ne serions pas très surpris s'il avait reçu, comme l'auteur du *Diable amoureux*, la visite de quelque inconnu aux gestes maçonniques, tout étonné de ne pas trouver en lui un confrère. Une préoccupation du monde invisible et des mythes cosmogoniques le fit tourner quelque temps dans le cercle de Swedenborg, de l'abbé Terrasson et de l'auteur du *Comte de Gabalis*. Mais cette tendance visionnaire est amplement contre-balancée par des études d'une réalité parfaite, telles que

celles sur Spifarne, Restif de la Bretonne, la plus complète, la mieux comprise que l'on ait faite sur ce Balzac du coin de la borne, étude qui a tout l'intérêt du roman le mieux conduit. *Sylvie*, l'œuvre la plus récente de l'écrivain, nous semble un morceau tout à fait irréprochable ; ce sont des souvenirs d'enfance ressaisis à travers ce gracieux paysage d'Ermenonville, sur les sentiers fleuris, le long des rives du lac, au milieu des brumes légères colorées en rose par les rougeurs du matin ; une idylle des environs de Paris, mais si pure, si fraîche ; si parfumée, si humide de rosée, que l'on pense involontairement à Daphnis et Chloé, à Paul et Virginie, à ces chastes couples d'amants qui baignent leurs pieds blancs dans les fontaines ou restent assis sur les mousses aux lisières des forêts d'Arcadie ; on dirait un marbre grec légèrement teinté de pastel aux joues et aux lèvres par un caprice du sculpteur.

Nous n'avons pas la place pour analyser *le Chariot d'enfant*, drame étrange traduit du roi Soudraka, le poète aux oreilles d'éléphant, que Gérard fit avec Méry, si expert dans les choses de l'Inde, que personne n'a jamais voulu croire qu'il n'y fût point allé. Gérard prétendait que Méry n'était qu'un ancien mouni de Bénarès, faisant son cinquième avatar dans la peau d'un Marseillais. Cette idée de la continuation des types à travers diverses formes s'accuse clairement dans le beau drame de *l'Imagier de Harlem*, dont les personnages semblent avoir existé de tout temps et se prolonger en ondulations toujours plus grandes vers l'océan des âges. Aspasia y figure en plein moyen âge, comme Hélène paraît dans le donjon féodal du *Second Faust* de Goethe.

Dans la dernière partie de son *Voyage en Orient.*, Gérard -- après avoir mis en pension, chez Mme Carlès, Zeynab, l'esclave couleur d'or aux cheveux bleus et à la poitrine tatouée de soleils, dont il était si embarrassé, qu'il voulait nous en faire cadeau, sachant nos idées turques à l'endroit des femmes - partit de Beyrouth et se dirigea vers ce Liban où croissent les cèdres qui fournissaient des poutres au temple et au palais de Salomon ; où dans les grottes semble se tordre encore le dragon que transperça de sa lance M. Saint Georges, le bon chevalier, et où l'on croit entendre Vénus pleurer sur le corps d'Adonis. Il visita les châteaux des chefs druses et maronites, semblables à des burgs du XIIIe siècle. Ce n'était pas seulement l'amour du pittoresque et de la couleur locale qui l'entraînait dans ces hautes et sauvages montagnes, c'était aussi le désir de se renseigner sur la doctrine secrète des Druses, religion étrange, la seule qui ne se recrute pas, qui n'admette pas de néophyte, car on est Druse de toute éternité et

l'on ne saurait le devenir. Sans être bien nettement d'aucune religion, Gérard avait la curiosité et le respect de toutes, même de celles qui sont tombées. S'il était poli pour Jéhovah et pour Allah, il avait de bonnes paroles pour Jupiter et les autres Olympiens, « car, disait-il, on ne sait pas ce qui peut arriver. » Un jour, à la place Royale, debout devant la grande cheminée du salon de Victor Hugo, Gérard dissertait sur son sujet favori, mélangeant les paradis et les enfers des différents cultes avec une impartialité telle qu'un des assistants lui dit : « Mais, Gérard, vous n'avez aucune religion ! » Il toisa dédaigneusement l'interlocuteur, et, fixant sur lui ses yeux gris étoilés d'une scintillation étrange « Moi, pas de religion ? J'en ai dix-sept... au moins. » On pense bien qu'une pareille profession de foi anima la discussion. Personne dans l'assemblée ne pouvait déployer un tel luxe de croyances.



Habitant du mont Liban (Druze), à l'époque de Gérard de Nerval

La religion des Druses est la dernière révélée. Son dieu Hakem, dont le nom mystique est Albar, se manifesta à lui-même et se reconnut. C'était, du reste, un personnage aussi puissant sur terre qu'il pouvait l'être au ciel. Cette éclosion de la divinité s'opérait

dans le corps du calife Hakem, commandeur des croyants et régnant au Caire quatre cents ans environ après l'hégire. Cette croyance n'admet pas les renégats d'un autre culte. Comme dit la loi : « La porte est fermée, l'affaire est finie, la plume est émoussée. » Hamza fut le prophète de Hakem, qui eut quelque peine à se faire admettre comme dieu, quoiqu'il eût la face d'un lion, une voix de tonnerre et des yeux de saphir. Hakem est un dieu à la façon de Bouddha ; il apparut au monde sous plusieurs formes et s'est incarné dix fois en différents lieux de la terre, dans l'Inde d'abord, en Perse plus tard, dans l'Émen, à Tunis, et ailleurs encore. C'est ce qu'on appelle les *stations*. Hakem doit se montrer encore une fois sous le nom du Madhi, et lady Esther Stanhope, qui, pendant son long séjour au Liban, s'était infatuée des idées des Muses, lui tenait dans sa cour un cheval tout préparé. Toutes ces mystagogies plaisaient fort à Gérard ; mais, quand il alla rendre visite, dans la montagne, au cheik Saïd-Escherazy, ce n'était plus le désir de pénétrer les arcanes de la religion druse qui lui faisait donner de l'éperon à son grand cheval blanc. Il se souciait assez peu de la pierre noire et de la plante aliledji. Un nouvel amour était né dans son cœur, et il demandait au chef druse stupéfait la main de sa fille, l'attaké Siti-Saléma, qu'il avait entrevue en compagnie de Zeynab, chez Mme Carlès.

N'allez pas croire que cet amour fût une infidélité à la chère mémoire. Ce type de beauté n'était pas une révélation, c'était un souvenir. A travers cette jeune fille ressuscitée et rajeunie apparaissait l'ancien amour, dont il était allé chercher l'oubli en Orient. Ces cheveux blonds, cette blancheur lactée, ce nez aquilin d'une fierté presque royale, ce sourire tendre et sérieux, il les avait déjà vus ailleurs, et, devant cette beauté connue, son cœur à peine cicatrisé se rouvrait et versait des larmes rouges. Le hasard ou la fatalité, pour nous servir d'une expression plus turque, le ramenait vers celle qu'il fuyait, et, tout joyeux de sentir battre ce cœur qu'il croyait mort, il s'écrie dans une effusion lyrique :

« En quittant la maison de Mme Carlès, j'ai emporté mon amour comme une proie dans la solitude. Oh ! que j'étais heureux de me voir une idée, un bruit, une volonté, quelque chose à rêver, à tâcher d'atteindre. Ce pays, qui a ranimé toutes les forces et toutes les aspirations de ma jeunesse, ne me devait pas moins sans doute. J'avais bien senti déjà qu'en mettant le pied sur cette terre maternelle, en me replongeant aux sources vénérées de notre histoire et de nos croyances, j'allais arrêter le cour de mes ans, que je me refaisais enfant au berceau du monde, jeune encore au sein de cette jeunesse éternelle ! »

Ces rêves de bonheur furent un peu tempérés par la rencontre qu'il fit sur la route d'un escarbot pareil à ces scarabées égyptiens qui portent le globe sur leur tête, lequel poussait péniblement dans la poussière une boule de fiente plus lourde que lui. Gérard vit là un présage de contrariété, de malheur, d'obstacles invincibles. Initié aux mythologies et aux superstitions de tous les peuples, chaque chose devenait pour lui un augure et prenait des sens inconnus au vulgaire. Les nombres, les étoiles, les vols d'oiseaux, les traversées fortuites d'un animal sur le chemin influaient sur ses résolutions. Comme Carlo Gozzi, le charmant auteur des *Contre-Temps*, il voyait dans les plus minimes accidents de la vie le travail d'esprits taquins et malicieux. Il avait lu les *Memorabilia* de Swedenborg et il connaissait les correspondances mystérieuses des rêves. Personne plus que lui ne mélangeait nos deux existences diurne et nocturne, et pour lui le songe ne différait pas de l'action. Ce fut ainsi qu'il perdit la notion du chimérique et du réel, et passa de la raison à ce que les hommes appellent folie, et qui n'est peut-être qu'un état où l'âme, plus exaltée et plus subtile, perçoit des rapports invisibles, des coïncidences non remarquées et jouit de spectacles échappant aux yeux matériels.

Quoi qu'il en soit, le présage de l'escarbot était vrai. Le cheik Saïd-Escherazy accorda bien sa fille, l'attaké Siti-Saléma, à Gérard de Nerval ; la jeune fille lui donna une tulipe rouge et planta un petit arbre qui devait croître avec leurs amours ; mais le mariage ne se fit pas. Une de ces pernicieuses fièvres du Hauran, si funestes aux voyageurs, attaqua Gérard et le força de changer d'air. Il quitta le Liban pour Constantinople, où l'air est meilleur, et, de là, voyant dans cette maladie un avertissement des puissances supérieures, il écrivit au cheik pour dégager sa parole. - Et Zeynab, que devient-elle ? se demande le lecteur. Elle resta dans le Liban avec Siti-Saléma, qui l'avait prise en amitié.

Ainsi finit ce petit roman oriental, moitié réel, moitié imaginaire, comme toute la vie et toute l'œuvre de Gérard de Nerval.

En introduction à Goethe, *Faust*, Gründ, 1941

## LIBRES DESTINATIONS

### AFGHANISTAN

Islām Kalaa



A première vue, c'est un désert jaune, couvert de touffes d'épines qui ondulent sous le vent et vont se confondre dans le lointain en gelées grises. Ce vent soulève le désert en un perpétuel mouvement. Les épines bruissent sous des rafales de sable, des colonnes de poussière filent comme des serpentins sur une centaine de mètres pour s'évanouir ensuite dans un ciel pâle. La poussière en suspension pique les yeux et étreint la gorge avec une saveur âcre, en laissant flotter sur le désert une sorte de buée d'une tristesse jaune.

Le vent qui charrie cette poussière s'engouffre dans les vêtements, fait claquer les culottes bouffantes et déploie en oriflammes les queues traînantes des turbans, secoue à toute volée les pins de l'oasis afghane qui, face à la Perse, sert de poste frontière. Les hommes, autour du bureau des douanes, se voilent la face d'un pan de chèche et se tassent un peu pour dérober leurs yeux au fouet des sables.

Le « vent-des-cent-vingt-jours » siffle tout l'été à plus de 100 kilomètres à l'heure. D'emblée il enveloppe le voyageur, arrivé d'Iran sur un ruban de goudron (posé depuis quelques années seulement), et protégé jusque-là dans sa carapace de tôle roulante, en une chaude haleine de désert.

Cette bouffée brûlante n'est pas la seule.

Le poste frontière, deux longs bâtiments de briques jaunes, porte le titre fatidique d'Islâm-Kalaa, la Citadelle de l'Islâm avec un « x » rauque prononcé dans la gorge, comme une toux sèche de désert. Défi lancé, dès la frontière, au monde profane. Dans un décor désolé, épousseté par un vent en rage, le pays entend que le voyageur n'oublie plus, aussitôt qu'il pénètre en Afghanistan, qu'on y prône la religion du Prophète.

Déjà, parmi les voyageurs ordinaires, les pèlerins enturbannés de blanc, rentrés de La Mecque, se prosternent sur leurs manteaux, jetés sur le sable en guise de tapis de prière. D'autres en sont encore aux ablutions rituelles, s'arrosent la barbe et le visage. L'un d'eux, d'aspect vénérable, s'est improvisé imâm, appelle à la prière. Entre les paquets de marchandises, quelques grappes d'hommes se courbent, s'agenouillent le front sur le sable, tournés vers l'Occident. Après le vent passe un souffle de sacré.

Myke Barry (Sikandar Khan), 1974

## AU SOMMAIRE DE CE NUMERO

### De l'Orient intérieur

Christian Jambet, extrait d'un *Entretien*, 1983

### Documents d'Orient et d'Occident

Hölderlin, *Lamentations de Ménon sur Diotima* (traduction Armel Guerne), Extrait de la revue *Les Quatre Vents*, 1946

Jacob Boehme, *Des trois Principes de l'Essence divine*, Chapitre deuxième (suite et fin), traduction Louis-Claude de Saint-Martin

\*

### *Fraîcheurs estivales*

Martin Heidegger, « Pourquoi restons-nous en province ? »

Hermann Hesse, « La nature est belle partout »

\*

Youakim Moubarak, « Dante et Ibn 'Arabi », A propos de Miguel Asin Palacios, Beyrouth, 1977

« Gérard de Nerval », Notice de Théophile Gautier

### Libres destinations

Afghanistan, Myke Barry, 1974

Ces Cahiers sont est une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*  
<http://editionenligne.moncelon.com/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon  
Correspondance : [jm@moncelon.com](mailto:jm@moncelon.com)

Tous droits réservés  
2006